Document généré le 4 août 2025 07:00

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Poésie et communication — en forme de journal et d'examen de (...) science

André-G. Bourassa

Numéro 8, novembre 1977

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40492ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bourassa, A.-G. (1977). Poésie et communication — en forme de journal et d'examen de (...) science. *Lettres québécoises*, (8), 12–14.

Tous droits réservés © Les Éditions Jumonville, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Poésie et communication — en forme de journal et d'examen de (. . .)science.

1. Début septembre. L'article de Pierre Nepveu dans *Lettres québécoises* qui me heurte en plein front. Décidément, on ne peut reprocher aux collaborateurs de la revue de se concerter. C'est mon éditeur, à l'Étincelle, qui va en faire une gueule quand il va lire ces lignes :

> *Le langage de Gauvreau ne* nous *parle pas (. . .), il ignore presque systématiquement les lois de la communiation, de l'empathie et du lyrisme (. . .). Ce texte ne nous aime pas, sinon comme voyeurs. Et ce que nous voyons ressemble étrangement à un immense et déraisonné plaisir solitaire.*
>
> *Je ne suis pas loin de penser que l'onanisme est une des clés de l'oeuvre de Gauvreau.*

Est-ce que me voilà rangé au rang des voyeurs ? Voyeurs du théâtre de cruauté d'Artaud ? Voyeurs des épanchements lyriques de Riopelle ? Voyeurs de l'anéantissement de Borduas dans les noirs et blancs où se résorbent toutes couleurs ? Mais je ne marche pas. Si je suis inquiété par Artaud, je le suis aussi par Brecht. Si je suis inquiété par Nicole Brossard, je le suis aussi par François Charron. Et Nepveu a un peu raison : Gauvreau n'écrit pas pour la galerie. Ce qui ne veut pas dire qu'il écrit contre elle. Du Gauvreau, c'est des abstractions à accrocher aux cimaises. Quand les visiteurs n'aiment pas, ils passent.

2. La radio en auto, à la hauteur de Saint-André Avellin. Mes amis Pierre Nepveu et Sylvain Simard qui s'interrogent sur la poésie d'aujourd'hui. Cinq minutes sur vingt accordées à Chamberland, avec beaucoup d'éloges. Je veux bien. Mais je note qu'il n'est pas question d'Onan. Pourtant, *Demain les dieux naîtront* et surtout *Le Prince de sexamour*, n'échappent pas à l'onanisme, côté contenu. L'erreur de Gauvreau, ce serait de le pratiquer côté contenant. « The medium is the message » a dit un grand Torontois. Mais, à propos de message — ici je dérive à partir de McLuhan — je note que les oeuvres de Gauvreau préférées des critiques sont les objets dramatiques, ses toutes premières oeuvres, qui, pour la plupart, n'ont jamais été jouées. Et celles dont les littéraires dénoncent le « radicalisme insensé » sont *Cinq Ouïes, Faisceau d'épingles de verre, Automatisme à quatre voix* et *L'Imagination règne*, soit précisément celles qui ont presque toutes été présentées à la chaîne française de Radio-Canada. Il me faut décidément m'interroger sur poésie et communication puisque c'est l'incommunicable qui communique !

3. 28 septembre. La radio encore. Un autre ami de longue date qui met tout en question. Cette fois, c'est Georges-André Vachon parlant des sources de la modernité.

> *Une (. . .) manière d'évacuer le sens serait de composer un texte à partir de purs sons qui seraient, non pas, des mots mais des syllabes ou encore des lettres. C'est ce qu'ont tenté les poètes lettristes ; entre autres Isidore Isou. Mais ces tentatives n'ont pas eu de suite car assez curieusement il faut que le poète s'appuie sur le sens des mots pour composer avec eux des harmonies de type musical. On n'échappe pas à cette loi.*

J'ai juste le temps, entre deux phrases, de penser que l'absence de suite au lettrisme n'est pas évidente, mais que je suis d'accord pour le jugement sur Isou. Le temps aussi de souhaiter qu'il ne fourre pas Gauvreau là-dedans ; je sais qu'il a déjà parlé de lettrisme à son propos. La voix continue :

> *Un autre exemple qui confirme cette règle est celui du poète québécois Claude Gauvreau dont beaucoup de poèmes ne sont que des suites de sons. Eh bien, ces poèmes ne sont pas des poèmes. Ils peuvent être intéressants au point de vue littérature expérimentale, mais ils sont nuls comme actes de communication.*

Encore la communication mise en question. Que vient faire la poésie là-dedans ? Heureusement, Vachon a dit « poème » et non pas « poésie ». Pour moi, poésie se dit tout autant du non-verbal que du verbal, tout autant de certains romans et certains drames que des poèmes. À la

limite, il y a des poèmes sans poésie : je me sers même d'un texte de Vachon sur Lapointe (« Fragments de journal ») pour en discuter avec mes étudiants. Que Vachon refuse le nom de « poèmes » aux automatismes de Gauvreau, ça m'est égal, au fond. Le lyrisme abstrait n'entend produire que des tableaux, des « écrans paranoïaques ». On les regarde quand on a envie de voir, de fantasmer. C'est le rôle catalyseur de la trouvaille ou de la phrase de réveil dont Breton parle dans *l'Amour fou*, ce livre que Vachon m'a appris à aimer. On pourrait dire, à la limite, que les affiches de Chamberland ne sont pas non plus des poèmes. De même que les *Afficris* de Péloquin.

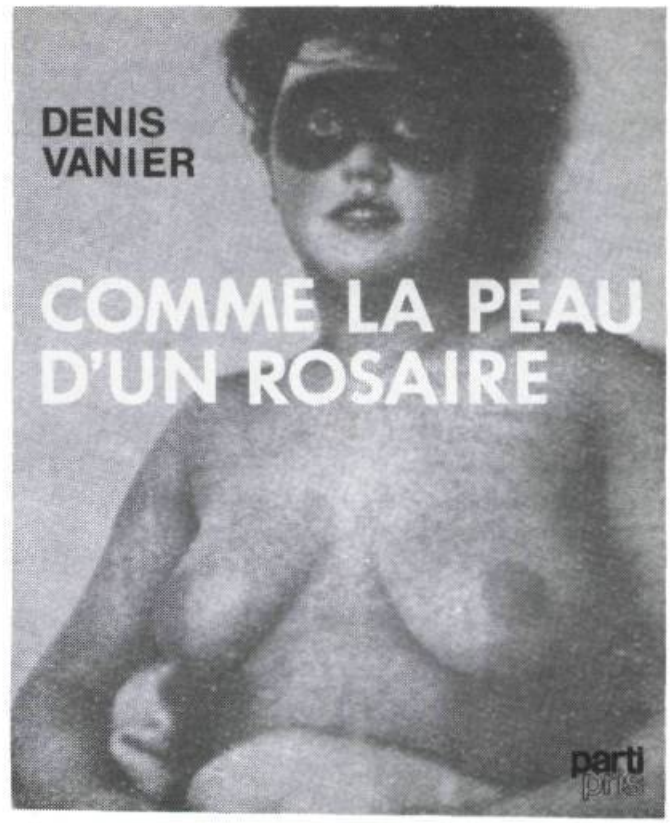
4. Encore la radio, sur le Chemin de la reine. J'écoute par pur hasard, parce que la circulation est bloquée à la Montée Alta vista. C'est le confrère Peter Froehlich, du Département de théâtre, qui récite des poèmes de Kurt Schwitters, sculpteur et poète dadaiste allemand. « Cough and sneeze », dit-il. Je pense à la première fois que j'ai entendu l'Infonie, à la radio aussi, avant même la Nuit de la poésie. Je l'avais trouvé bien audacieux celui qui avait osé lancer ces « 333 » sur les ondes, presque autant que celui qui persistait à nous faire entendre « Lindbergh ». Les textes difficiles ne sont pas les moins communicatifs. Froehlich a l'audace de faire actuellement une tournée à travers l'Ouest canadien pour réciter — je dirais même chanter — du Schwitters ; pourquoi pas ? Les étudiants qui scandaient « Lindbergh » dans les corridors du cégep occupé, en 1968, y voyaient-ils autre chose qu'un « trip » ?

5. 3 octobre. Yrénée Bélanger me fait voir le dernier-né de Denis Vanier, *Comme la peau d'un rosaire*. Il n'en a pas l'air très fier. Moi non plus. Je n'ai jamais négligé de parler de Vanier que j'estime assez pour le prendre au sérieux. C'est Vanier qui se néglige. En tout cas, son « Texte de police » et sa « 303 » ne sont pas des poèmes, mais c'est de la poésie. Violente, dégoûtante comme les membres mous et montres molles de Dali. Ça communique, pourtant. Il y a même des extraits de journal, du Jean Ethier-Blais et du Michel Foucault. Et deux préfaces de Chamberland qui parle, avec raison, d'arrachement de peau et de vivisection.

6. 4 octobre. Je me suis payé le Vanier aux frais de Thério et *Dérives* no 8 à mes frais. Je tombe à pic sur une mise au point du collectif de *Dérives* qui fait le tour, lui aussi, des sources de la modernité.

> *De tous les mouvements politiques post-surréalistes, toutes ces* poétiques *européennes (occidentales) nées des* Chants du (sic) Maldoror *de Lautréamont (1868) aux* Calligrammes *d'Apollinaire (1918) en passant par le « très célèbre »* Coup de dés *mallarméen (1897) : lettrisme, post-surréalisme, poésie concrète* (concrete poetry), *seul le « formalisme » a dépassé la rampe de la chapelle.*

Et le collectif enchaîne d'un seul souffle avec des exemples tirés de la littérature d'ici qu'il taille d'une façon assez sommaire (L'Oeuf, par exemple, n'est pas mort) mais pas si bête :



> *Les tentatives de poésie concrète n'ont point abouti au Québec. Des Éditions de l'Oeuf (1972), on n'en parle plus ! Et leurs livres-objets, combien les ont vus ? La revue (trimestrielle)* Aspects *depuis 1974 n'a publié que cinq numéros. Il y a aussi les Éditions Cul Q, mais quel impact ! ? . . . Le lettrisme est inconnu au Québec. L'Infonie de Duguay pourrait être considérée comme un résidu, un dérivé d'un certain lettrisme, cependant, une telle affirmation semble hasardeuse. Quant au « post-surréalisme », il a été plus heureux : Gauvreau a fait époque et école, mais ses textes sont toujours introuvables ; et l'après-Gauvreau ? On le cherche ! . . .*

Oui l'Infonie a quelque chose de lettriste et ses spectacles s'apparentent à ceux de Schwitters. Oui l'impact du poème-objet est limité comme l'est un objet. Oui on cherchait encore les textes de Gauvreau en mai dernier, date d'écriture de ce collectif. Mais l'après-Gauvreau, ce qu'il appelait les « relais admirables », c'est le groupe Zéro, l'Opération Déclic, Vanier, Péloquin avec ou sans ses Horlogers ou ses Zirmates. Et même Duguay qui vient de fréquenter les surréalistes belges. Et je note que l'après-Gauvreau est toujours associé de près ou de loin au spectacle, à la scène ou au film. Décidément, il faut que je parle de communication.

La poésie pour moi est à l'inverse de la prose. La prose vise à rendre au mieux l'expression de la raison. La poésie à rendre en images — sonores ou visuelles, avec mouvements et matériaux — l'expression de l'émotion. Émotion du désir qui attire ou de la révolte qui repousse. Matériaux que sont les sons, lettres, mots, pages, blancs,

livres, objets. Mouvements que sont les lignes, gestes, rythmes, danses.

On ne peut nier le terme « poésie » à l'expression efficace d'une émotion. Quant à savoir si cette expression est belle ou pas, c'est affaire d'esthétique ; et les esthétiques varient avec le temps et l'espace. Quant à savoir si elle est musique ou poème, c'est affaire d'art et de littérature. Les dadaistes et les lettristes n'ont fait ni art ni littérature et n'en voulaient point faire. Chamberland non plus dans son « Laboratoire de poésie pratique », ni Duguay dans sa « fabrike d'ékriture ». D'ailleurs, quand on veut se reposer des « cocktails-molotov » de Denis Vanier ou des « Épingles de verre » de Gauvreau (Parti pris n'a édité que 13 des 39 « Épingles »), on lit de la littérature. Heureusement, (Miron continue d'en éditer) il nous reste des Pierre Morency, des Pierre Nepveu, des Pierre Perrault dont les *Estuaires*, les *Épisodes* et les *Gélivures* sont sûrement lus en cachette par nos formalistes.

Mais je reviens à *Dérives* qui me paraît poser le problème de la communication à un niveau des plus fécond. Le problème étant moins de savoir si Gauvreau (*il*) me parle (à *moi*) mais de savoir ce qu'*il* a à *nous* dire. Peu importe qu'il ait l'air de parler tout seul. L'enfant (infans) qui hurle en venant au monde, le mineur qui hurle en mourant au fond de son puits parlent seuls. Ils ne pratiquent pas l'onanisme. Ils expriment solitaires notre douleur. L'onanisme est un plaisir à deux, ce qui n'est pas ici le cas. J'aime la proposition du collectif de *Dérives* ; parce qu'elle propose une troisième voie :

> *Il faut sortir du nombrilisme textuel, ce* babil babylonien. *Aussi, nous ne croyons point en cette « révolution du JE (écrivant), cette* disparition du sujet dans la pluralité signifiante. *Pour nous, la révolution du « je » n'est possible qu'en fonction de celle du « nous », et vice versa. Donc, nous devons intégrer le JE / IL au NOUS / EUX, c'est-à-dire partir des acquis du « texte expérimental » sur le plan scriptural (formel) et ceux du « texte nationaliste » au niveau du contenu pour une vision plus large, plus dense : l'intégration de la relation « je »/ « nous » dans la marche de l'*Histoire mondiale.

Je ne suis pas très partisan du déterminisme inexpliqué qui est inhérent aux théories du matérialisme historique ; c'est sans doute lui qu'on voit ici pointer avec ses traits mondiaux, ses thèses universalistes. Mais je ne puis qu'estimer un critique qui cherche à opérer « un déblocage de la production littéraire (. . .) des impasses « nationalistes » et/ou formalistes où elle stagne depuis plus d'une dizaine d'années au Québec. » Parce que cette critique situe la communication où elle se doit et n'affiche aucun projet de réduction, ni du texte populaire communiquant avec le monde ordinaire (ou soi-disant), ni du texte formaliste opérant en circuit fermé. Car les deux types de textes sont revendiqués par une société qui se cherche et qui se trouve un peu dans chaque fragment. Même dans les fragments les plus déraisonnables. Même dans Gauvreau. Même dans Chamberland mutant. Même dans Vanier. Même dans Péloquin.

7. 5 oct. J'apprends de Doris Haineault (elle vient de faire en collaboration un 10/18 sur *L'Écume des jours*) que René Major est Québécois et dirige un institut de psychanalyse à Paris. Je relis des extraits de *Rêver l'autre* dans sa collection « la psychanalyse prise au mot ». On m'a parfois taquiné sur mon utilisation, à propos de Gauvreau, de son article sur le « logogriphe obsessionnel » paru dans *Interprétation* en 1968. Gérald Godin a peut-être tort d'attendre un Champollion pour décoder *Etal mixte* et Nicole Hurtubise, en passant *Sous nar* au moulin à viande, a l'air de vouloir définir le boeuf à partir du « steack haché », mais je ne suis pas loin de croire que Major a signé les plus belles de nos psychocritiques (si tant est qu'il admette ce terme).

8. 10 oct. Je reçois *Inoxydables* juste à temps pour la tombée de mon article. Péloquin s'y met l'âme à nu, ce que la photo de la page couverture suggère (pour les voyeurs). Or même si le livre contient des aphorismes qui ont déjà paru dans les *Amuses crânes*, je suis frappé, dans l'ensemble, par un changement de ton. « Écrire c'est splasher de la beauté », dit-il deux fois (p. 10 et 159), en ouvrant et en fermant le livre. Mais un peu plus loin apparaissent des visions nouvelles de la mort qui se fait de plus en plus présente :

> *J'exige une tombe en vinyl transparent (p. 40)*
> *Ma mort (p. 57)*
> *Ma mort (p. 68)*
> *Quand la maladie de la mort viendra me déranger dans mon travail je veux qu'on m'enterre . . . (p. 85)*

Ce n'est plus le Péloquin qui avait l'air d'avoir trouvé ou de croire qu'on allait bientôt trouver la recette de longévité et même d'éternité. C'est un Péloquin conscient des sources matérielles, corporelles de son art (« Toi corps imparfait qui m'as fait écrire ces onze mots », p. 114) et de la nécessité pour survivre d'avoir autour de soi des poètes qui rendent le monde toujours plus « intellisible », comme il dit :

> *Tous les amoureux de la musique ont fait quelque chose d'agrandissant pour l'homme (p. 102).*

Nous ne sommes peut-être pas très loin des projets de *Dérives* ou de René Major.

André G. Bourassa

Notes

Il n'y en a pas, puisque c'est un journal. Ça vous reposera de mon dernier texte. Mais il vous faut savoir que le Gauvreau et le Vanier sont édités par Parti pris. Le Major par Aubier Montaigne de Paris. Le Péloquin par Beauchemin. Les Chamberland, Perreault et Nepveu à L'Hexagone. Les citations de *Dérives* no 8 sont aux pages 15, 16 et 3. La conférence de Vachon est citée d'après les documents du « Service des transcriptions et dérivés de la radio » de Radio-Canada.